

INDUSTRIE LITHIQUE DE LA COUCHE 5

Marcel OTTE¹

Miraculeusement préservé dans son intégralité, l'ensemble de la couche 5 fut scellé par une double couche de limons et de calcite. Les divers remontages réalisés en différentes roches attestent de l'homogénéité des éléments répartis dans la masse caillouteuse. Ces remontages réunissent à la fois toute l'épaisseur, dans sa dispersion verticale, et toute la surface dans sa distribution horizontale. La constitution de cet ensemble lithique apparaît ainsi comme "syngénétique" aux dépôts (formé avec lui). Cependant, le sol d'occupation théorique, foulé par les néandertaliens, se plaçait quelque part au sein de cette masse en cours de formation, bien qu'il n'apparaisse plus aujourd'hui comme un horizon distinct. Il ne correspondait donc pas à un événement sédimentaire mais à un moment quelconque durant un processus, continu par ailleurs. Certains éléments lithiques ont donc pu pénétrer dans ce cailloutis ouvert par simple glissement ou par piétinement. Scellée en haut comme en bas, cette industrie relativement faible possède le mérite de la cohésion, d'être bien datée et d'avoir été fouillée avec la même méthode, avec un tamisage équivalent sur une grande surface. En outre, la grande variété des roches employées aisément reconnaissables, facilite les remontages et permet la détermination des aires géographiques d'origine.

Ainsi, la gamme des méthodes employées permet-elle d'en saisir le rapport aux critères mécaniques présentés par chaque matériau et à "l'étirement" dans l'espace dont certaines méthodes témoignent. S'il nous est donné un jour de comprendre le sens des méthodes moustériennes et de leur emploi, ce sera fatalement au travers de cas aussi détaillés que celui de Sclayn. Le seul facteur traditionnel n'importa probablement pas dans le choix des critères techniques, mais leur mise en évidence particulière s'y trouve ici facilitée par la relation aux matériaux. L'impression dominante est donc celle d'une grande maîtrise et non d'un déterminisme traditionnel limité. Néanmoins, la tradition du groupe perce, notamment au travers du style technique, reconnu par exemple dans la confection des racloirs, si proches des tendances occidentales : pas de traitement bifacial, par exemple, ni de retouches plates. La combinaison du Levallois, du Quina et du Clactonien (au moins !) montre combien ces méthodes étaient maîtrisées et déployées, le cas échéant, selon les besoins et les disponibilités. A cet égard, la relation ternaire entre qualité des matériaux, éloignement des gîtes et élaboration méthodologique est éclairante. Le raffinement méthodique ne nous apparaît que lorsque l'éloignement pour traiter de tels matériaux l'exige ! Un matériau plus proche ou plus abondant ne requiert pas de tels investissements en habileté, bien qu'ils soient potentiellement contenus, comme Sclayn le prouve, dans la réserve technologique disponible par le groupe. Ainsi, saisir des ensembles considérés à travers leurs roches locales, forcément les plus abondantes, conduira toujours à une réduction artificielle des capacités d'un groupe. Et si ces "faciès" aussi librement définis, variaient à travers le temps au même emplacement, c'est que les

¹ Service de Préhistoire, Université de Liège, 7 place du XX Août, Bât. A1, B-4000 Liège.

flux d'approvisionnement ont varié dans le même rapport et selon des événements extérieurs au site, antérieurs à leur abandon, "en amont" donc à toutes les opérations qui nous sont finalement accessibles. L'exemple des quartzites de Sclayn est éloquent à cet égard : locaux, ingrats mais abondants, leurs vestiges s'imprègnent de toutes les possibilités, en proportions variables, du Levallois au Clactonien le plus sommaire.

Schématiquement, trois situations se distinguent, équivalentes aux trois gammes générales des techniques. Les roches les plus éloignées (80 km), silex campanien et phtanite, apparaissent à Sclayn en bout de chaînes opératoires, par les éclats très élaborés seuls, mais aussi par les outils raffinés qui en sont tirés et les nombreuses esquilles de mise en forme, provoquées par ces aménagements secondaires. On atteint ainsi un "maximum" des capacités de maîtrise des matériaux, mais cette aptitude se trouve réservée aux roches de qualité supérieure dont seuls les éléments très élaborés "méritent" le transport à longue distance, comme si cette seule matière "méritait" cet investissement technique. Très limitée numériquement à la fouille, cette composante risquait fort de "disparaître" dans les décomptes de naguère, voire dans les fouilles de jadis (particulièrement les petits éclats de retouches). Les mélanges étant impossibles à Sclayn, il ne s'agit pas non plus de l'évolution de l'une ou l'autre "tradition" ou industrie. La seconde catégorie, dite "régionale" est formée des silex Maestrichtiens, affleurant à une trentaine de kilomètres de la grotte. L'essentiel de l'outillage y est associé, de même que les chaînes opératoires les plus complètes parmi les plus longues. Ici, les blocs sont amenés à peine ébauchés (les remontages le montrent), puis ils sont "mis en forme" afin d'en utiliser le maximum de matière première. Cette économie de carence s'explique par la distance et la préciosité de tel matériau. Mais l'intensité de son emploi n'interdit pas l'aspect approximatif de son utilisation, directement conçue pour les supports d'outils massifs et d'usage courant. Une attitude médiane se trouve là illustrée, entre le déploiement technique raffiné du Levallois et l'extraction aventureuse d'éclats quelconques qui seraient inefficaces et requerraient un retour fréquent aux gîtes régionaux. L'aptitude du "tailleur moyen" consistait donc à préfaçonner l'outil spécifique sur un bloc disponible à portée de la main. Ces enlèvements "centripètes" et ces éclats "à dos naturel" en résultent comme produits de la méthode "Quina".

L'essentiel du reste des roches taillées se trouve aussi complètement représenté, mais fournit peu d'outils, en même temps que les techniques y semblent aléatoires, destinées aux produits d'usage rapide et sommaire.